6 PAGES 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

Fondé en 1893 — Fondé en 1893

DÉPÔT LÉGAL Nord N° 963 1905

Téléphones { à LILLE N° 1.02 — à ROUBAIX N° 3.28 — à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — Trois Mois / Six Mois / Un An
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr.
Autres départements. . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITÉ
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Jeudi 1er Juin 1905

RAPPORTS OFFICIELS sur la DESTRUCTION de L'ESCADRE de RODJESTVENSKY

22 navires russes coulés ou capturés. — Tous les amiraux et l'état-major prisonniers

La Journée d'Hier

L'amiral Togo annonce que 22 navires russes ont été coulés ou capturés et que Rodjestvensky est fait prisonnier. — La nouvelle du désastre, qui commence à être connue en Russie, malgré les efforts du gouvernement, provoque un vif mouvement antitsariste. — Cronstad est en deuil et Pétersbourg en état de siège. — Une mine japonaise a fait sauter un cuirassé de Vladivostok.

—o—

Le roi d'Espagne, accompagné de M. Loubet, a visité les Invalides, le Panthéon, Notre-Dame et les Halles. — Il a été reçu à l'Hôtel de Ville par le président du Conseil municipal et des discours ont été prononcés. — Sur tout e parcours dans Paris, le roi et le président de la République ont été acclamés.

—o—

A Neuville-en-Ferrain, la foudre a incendié une ferme.

—o—

A Maubeuge, un formidable incendie a détruit tout un quartier de la ville. — Des ateliers, des magasins,, des usines ont été consumés.

OPINIONS

Repos Hebdomadaire

Il est un point sur lequel il y a unanime accord, c'est sur la nécessité du repos hebdomadaire.

Tout le monde proclame qu'après avoir travaillé six jours, l'homme a besoin d'une détente, d'un repos, pour réparer les forces affaiblies et, au point de vue moral, d'une liberté pour jouir de la vie de famille, pour se mêler à la vie sociale. Cela est acquis, hors de discussion.

Où la difficulté commence, c'est quand il s'agit d'organiser ce repos et surtout d'en fixer le jour.

Des journaux, se faisant l'écho des employés, demandent [illegible] que le repos hebdomadaire fût fixé au dimanche. C'est fort bien. Réclamons donc le dimanche.

Le repos, ce jour-là, est une vieille tradition ; ce jour offre à ceux qui se reposent des avantages qu'aucun autre ne peut donner.

Ouvrons ici une parenthèse :

Qu'on nous fasse la grâce de croire que la question religieuse nous préoccupe. Que les catholiques essaient de faire une manifestation cléricale, qu'ils exploitent au profit de leur Eglise le repos du dimanche, peu nous importe ; si le repos fait le bonheur de la population qui le réclame, c'est tout ce qu'il nous faut.

Mais ce serait une erreur de croire qu'il est facile d'imposer un règlement uniforme, un même jour de repos, dans l'immense variété des commerces, des industries, des localités et des situations.

On dit : C'est bien simple, la loi n'a qu'à commander !

Ce n'est pas si simple que cela, et nous n'allons pas en ce moment faire le tableau de toutes les industries et de tous les commerces où le repos du dimanche serait impossible, ou funeste aux ouvriers comme aux patrons. Il est impossible de changer la marche de telles industries comme il est impossible de transformer les mœurs, les habitudes de toute une nation.

Pourtant, nos amis le veulent ! Eh bien, voici la règle établie, le dimanche est proclamé jour de repos obligatoire. Voilà nos employés et nos ouvriers bien contents... Ils vont pouvoir, comme tout le monde, prendre leur part des réjouissances de cette journée, ils feront des parties en famille ; s'il fait beau ils iront à la campagne, s'ils ne peuvent quitter la ville, ils iront au café, au concert, ils auront quelque plaisir, quelque distraction !...

Pardon ! à une condition, c'est que toute une catégorie d'ouvriers et d'employés voudra bien faire exception à la règle, et travailler pendant que les autres s'amusent.

Est-ce que les employés des chemins de fer, des tramways, des bateaux, les cochers, les voituriers, etc., ne seraient pas en droit de dire : Nous voulons nous reposer le dimanche, comme les camarades.

Tous les employés de l'alimentation, cuisiniers, restaurateurs, pâtissiers, cafetiers, n'auront-ils pas le droit de dire : Pourquoi nous faire subir un traitement différent, parce que nous appartenons à telle ou telle corporation ? Ce n'est pas parce que nous sommes pâtissiers ou garçons de café que nous n'avons pas le même droit que les autres employés. Nous aussi, nous voulons passer notre dimanche avec la femme et les enfants, nous mêler à la vie sociale et prendre du bon temps.

Et les employés des concerts, des théâtres ?

Pour que le dimanche reste ce qu'il est, c'est-à-dire un jour de plaisir, de délassement, il faut qu'une partie de la France travaille pour amuser l'autre.

Mais supposez le contraire, tout le monde chôme, on ne peut plus circuler, plus de voitures, plus de tramways et chemins de fer, plus d'auberges ouvertes, plus de restaurants, plus de cafés, la vie est suspendue ! Tout est arrêté, tout est fermé, tout est mort ; on a, comme en Angleterre, le spleen sacré.

Ah ! cela nous fera de beaux dimanches !

Il ne se passera un mois, sans qu'on réclame à grands cris l'abrogation de la loi.

Nous ne disons pas que le repos du dimanche ne peut pas être établi. Nous disons simplement que cela est moins facile et moins simple qu'on le suppose.

La loi du dimanche devra comporter des exceptions innombrables. Au repos forcé devra correspondre le travail forcé de très nombreuses catégories de citoyens. Nous verrons ce qu'ils en diront. Mais, en attendant, la règlementation à outrance ne nous inspire aucun enthousiasme.

René VIVIANI.

Le Pape et le Financier

On parle beaucoup à Rome des étranges propositions que le financier milliardaire américain, Pierpont Morgan, aurait faites récemment au pape, pour la réorganisation des finances du Vatican. Exposant à Pie X que les capitaux du Saint-Siège ne lui rapportent que deux pour cent, M. Pierpont Morgan aurait conseillé au Pape de les placer dans de grandes affaires yankees qui augmenteraient son revenu dans des proportions énormes.

Selon M. Pierpont Morgan, le Saint-Siège devrait être transformé, lui aussi, en une sorte de syndicat financier ou de trust pareil à ceux du pétrole, de l'acier ou des lignes de navigation, avec réunions de conseils d'administration, distributions de dividendes, fonds de réserve et cote à la Bourse. On dit que Pie X a dressé l'oreille, sans toutefois agréer cette curieuse idée, qui ferait du « pouvoir spirituel » une société anonyme par actions participant aux fluctuations des cours de la Bourse, selon que les affaires de l'Eglise sembleraient aller mal ou bien. Peut-être le Vatican accepterait-il, s'il osait. Mais on peut garantir qu'il n'osera pas... Il a, d'ailleurs, un autre système, plus discret et plus sûr — qui est le bon : c'es l'exploitation des gogos.

CONTRE LA VERMINE

Le numéro de l' « Electrical Magazine », qui vient de paraître, relate une série d'expériences ayant trait à la destruction, par l'électricité, des insectes nuisibles à l'agriculture.

Il paraît que si l'on dirige dans une terre humide un courant électrique de 110 volts, toutes les larves, tous les insectes tapis à l'intérieur du sol ne tardent pas à surgir à la surface. Au moyen d'une brosse mue par une dynamo, et qui balaye la surface du sol, toute cette vermine est accumulée dans un coin, où un foyer d'étincelles électriques l'extermine instantanément.

Quoi qu'il en soit de l'efficacité de ce moyen, l'expérience ne doit pas coûter bien cher à être tentée.

Neu pourrait-on pas user de ce moyen pour la destruction de la vermine noire et de tous les parasites de la société ?

CHRONIQUE

Les Heures Bourgeoises

AU DESSERT

« — Ces tendances des jeunes gens d'aujourd'hui sont détestables !

Comment, toi, à vingt-deux ans, tu avoues manquer de convictions politiques bien nettes ?... Tu ne sais pas, dis-tu...et tu trouves tout naturel de ne pas savoir et de ne pas plus te soucier de ces hautes questions, à ton âge, que de ta première paire de bottines !! Mais, c'est abominable, parole d'honneur, c'est abominable ! »

Ainsi péroraît le ventre à table, levant au ciel ses bras courts, au-dessus de la nappe où le café fumait dans les tasses, le gros et apoplectique M. Gilles. Son fils, régulièrement aux vacances, à ses retours de Paris, où « il faisait ses études », subissait l'avalanche de ces débordements paternels. Il s'y résignait avec un fin sourire sceptique, s'en amusait même. Ses yeux d'énergie intelligente et contenue, demeuraient, devant ces éclats, absolument calmes. Il répondit, sucrant son café, lentement :

« — Tu exagères beaucoup ; je ne dédaigne ni ne méprise rien; je ne me range actuellement dans aucun parti politique, soit, parce que tous ont, selon moi, leurs bons et leurs mauvais côtés. Mais certains me paraissent bien préférables cependant, et les tendances générales des partis avancés par exemple, me sont suffisamment sympathiques pour qu'au moment de l'action, je sache à quoi m'en tenir ! »

« — Les partis avancés ! sursauta M. Gilles, les partis avancés, tu dis cela d'une façon !... Mais tu ne vas pas devenir socialiste, je suppose ! Mon Dieu, mon Dieu, où allons-nous ?

Est-ce la peine de t'avoir fait donner tant d'instruction pour arriver à un résultat pareil ! »

« — Voyons, calme-toi, Joseph, interrompit Madame. Tu te mets dans des états, pour des choses de rien ! Ce serait à attraper mal, par cette chaleur intolérable Justine, ma fille, ouvrez donc la deuxième fenêtre du jardin. C'est vrai, on n'y tient plus, il fait si chaud ! si chaud !... »

Et Mme Gilles s'éventa, comme elle put, de sa serviette.

Mme Gilles, en effet, par ces lourdes chaleurs de juillet se contentait de suer et de siroter lentement son café, avec une dignité énorme et silencieuse. Car, énorme elle l'était, elle l'était plus encore que son mari, mais d'une énormité apathique et lympathique, aussi calme que M. Gilles avec ses yeux vifs, en sa face écarlate et la mousse grise de la barbe et des cheveux, était remuant et emballé. La politique qui passionnait Monsieur, laissait Madame, indifférente.

Elle réservait ses faveurs à la musique, mais à la musique « sentimentale », proclamait-elle.

Du salon voisin, par la porte ouverte, des accords venaient du piano, où Mlle Suzanne, dans l'appartement aux volets clos, solitaire et frais, fracassait du Wagner, de toute l'ardeur pâmée de ses dix-huit ans. « Oh ! je n'aime pas ce que tu joues, Suzon, dit Madame; ce ne sont que des accords. Joue-moi « la prière d'une vierge », si tu veux, ou les « Rêveries de Marguerite ».

Par les fenêtres maintenant grandes ouvertes de la salle à manger, un peu de fraîcheur monta des profondeurs de la vallée verte où la vieille ville se tenait coite sous la pesanteur brûlante de la lumière.

M. Gilles, un peu calmé, se renversa sur sa chaise et les regards perdus vers les lointains si pâles et si suaves, où s'enfonçait, comme les cimes d'une immense forêt, le moutonnement infini des arbres :

« — Moi aussi, pourtant, dit-il, je suis républicain, voyons. Je suis de ces républicains de bon sens, sages et modérés, qui ne versent point dans toutes les utopies d'à présent. Le progrès soit... mais chaque chose à sa place, d'abord.

Avec ces manies de mettre toujours le peuple en avant, de tout faire pour le peuple, on risque de bouleverser de fond en comble l'ordre social.

Voyons, voyons, mon ami, il y aura toujours des pauvres d'un côté et des riches de l'autre. Il n'y a rien à faire là contre et quelle folie, quelle folie, je vous le demande, de vouloir égaliser le monde !

Quelle folie et quelle injustice ! Car enfin, serait-il juste que moi, par exemple, qui suis arrivé par mon mérite, par mon intelligence, par mon énergie à la situation que j'occupe, je ne jouisse pas de certains avantages refusés à d'autres qui, sans me vanter, ne me valent point, mais envers qui, il est vrai, l'humanité, la religion me commandent d'être charitable. »

« — Quelle façon d'être républicain, répartit ironiquement son fils, quelle conception de l'égalité des droits devant le bonheur, et de la fraternité entre les hommes !

Tout progrès, avec de pareilles idées, serait impossible !... »

L'apparition d'une tête de vieille femme implorant la charité à l'une des fenêtres du jardin, arrêta sa réponse sur les lèvres de M. Gilles.

Son fils se leva pour tendre quelques sous à la mendiante, et, derrière lui, Monsieur, murmura à l'oreille de sa femme : « Est-ce qu'elle n'est pas déjà venue il y a deux jours, cette vieille » ? Madame fit un signe d'assentiment scandalisé d'un tel abus et tout haut, elle cria à Mlle Suzanne qui, toujours seule au salon, continuait d'emplir la maison de sonorités claires : « Suzon, joue-moi donc, ma chérie, les « Dragons de Villars » !

R. DOUVRY.

ÉCHOS ET NOUVELLES

MODE AMERICAINE

De tout temps, les Américains ont protesté contre la suprématie française en matière de modes féminines.

Une nouvelle campagne est entreprise à Chicago. On fait valoir le singulier argument suivant :

« L'Américaine n'est pas construite de la même façon que la Française. Il lui faut une mode qui lui soit propre ! »

Auriez-vous jamais supposé cela ?

—o—

JUGEMENT DE SALOMON

A Londres, l'autre jour, devant le juge, une dame accusait un monsieur de lui avoir volé un très beau chat persan.

L'accusation était ridicule. Le magistrat donna raison au monsieur. Alors la dame s'emporta :

— C'est ainsi ! dit-elle. Eh bien ! je demande que l'animal soit mis en fourrière !

Une telle proposition indigna le monsieur. Et le juge n'hésita plus :

— Vous défendez votre chat, dit-il au prévenu ; c'est que vous l'aimez, il est à vous ; emportez-le.

Et il ajouta :

— C'est la répétition du jugement de Salomon. Nous ne dirions pas mieux.

—o—

AUX COLONIES

Si vous êtes blond, n'allez pas aux colonies.

Les bruns ont une pigmentation qui les protège contre les rayons actiniques, les plus dangereux des rayons solaires. Aussi les bruns résistent-ils mieux sous les climats africains.

Ceci résulte des observations d'un chirurgien militaire américain, qui conseille de n'envoyer que des soldats bruns aux colonies.

—o—

CHAMEAU ET DIVORCE

Une Parisienne demande le divorce. Comme motif principal, elle produit une carte postale illustrée et son avocat dit :

— Ce dessin constitue bien un de ces motifs pertinents et concluants qui doivent entraîner le divorce.

Mais qu'est-ce qu'il représente donc, ce dessin ?

Un chameau.

Le tribunal s'est gratté le nez, ce qui est un signe manifeste d'hésitation. Nous ne saurons que plus tard si l'image du chameau peut devenir une cause de divorce.

—o—

LE RECORD DES... ROSIERS

Le titre de « plus grand rosier d'Europe » est revendiqué par un rosier qui se trouve à Fribourg, en Bade.

Son propriétaire, le jardinier Wehrle, greffa, en 1881, une rose-thé chromatella sur le tronc d'un rosier sauvage. La greffe réussit et dès l'année suivante, l'arbuste montrait vingt-sept fleurs. En 1897, le rosier couvrait déjà une superficie de quatre-vingt-trois mètres carrés et portait *six mille deux cents* boutons. Actuellement, l'arbre est en fleur. Le tronc du rosier a une hauteur de 1 m. 10 et une circonférence de 34 centimètres. Les branches s'étendent sur un treillage en fil de fer de 34 mètres de longueur; elles couvrent une superficie d'environ quatre-vingt-dix mètres carrés et elles portent environ dix mille fleurs, toutes en plein épanouissement.

NOS DÉPÊCHES

par Services Télégraphiques et Téléphoniques spéciaux

La Guerre Russo-Japonaise

Nouveaux rapports officiels japonais. — Vingt-deux navires russes coulés ou capturés. — Rodjestvensky et deux amiraux prisonniers avec l'état-major. — Explosion d'un cuirassé russe à Vladivostok.

Xercès, qui se croyait Dieu et qui fut en réalité, empereur de l'Asie et d'une bonne partie de l'Afrique, potentat traînant à sa suite une kyrielle de princes souverains, de satrapes et de peuplades de toutes couleurs en armes s'avisa, quatre cent quatre-vingt-cinq ans environ avant notre ère, de faire donner le fouet à la mer, coupable vis-a-vis de lui de je ne sais quel crime de lèse-majesté.

La mer lui en garda rancune et lui rendit quelques mois après, à Salamine, une fessée magistrale et définitive. Vaincu, écrasé, humilié ; ayant vu ses centaines de vaisseaux incendiés par une poignée de hardis marins qui se souciaient de manquer de respect à Sa Majesté comme de leur première paire de cothurnes, l'ex-Roi des rois ayant tout perdu, flotte, armée, argent et prestige, s'estima encore bien heureux de pouvoir regagner en fugitif quelque salle retirée de son palais d'Ecbatane, pour y finir ses jours dans d'inutiles lamentations.

Cette victoire changeait le sort du monde pour des centaines d'années. En révélant aux peuples de race européenne leur étonnante supériorité militaire sur les Asiatiques, elle déplaçait en quelque sorte l'axe de la civilisation et de la domination mondiales.

Suivant les règles immuables de l'Histoire, les vainqueurs qui avaient repoussé triomphalement l'invasion ne devaient pas tarder à se transformer en envahisseurs et en conquérants vis-à-vis des vaincus.

La victoire de Salamine ne préservait pas seulement la Grèce de l'invasion, elle la rendait inévitable pour la Perse. Alexandre le Grand se chargea de le faire voir au descendant de Xercès.

Quatre cent cinquante ans plus tard, sur ces mêmes rôtes de Grèce, à l'entrée du golfe d'Ambracie, la victoire d'Actium décidait à nouveau du sort de l'univers connu. Les légions du Nord l'emportaient une fois de plus sur celles du Midi, l'Occident sur l'Orient, le génie viril, sévère et militaire du citoyen romain, sur l'ingéniosité efféminée, sur la nervosité tour à tour agitée et indolente, sur l'amour trop exclusif de la vie heureuse, calme et paisible de ce qu'on pourrait appeler les coloniaux de l'époque.

Le nom de Tsou-Schima vibrera longtemps sur le gong de l'Histoire, à l'égal de celui de ces grandes crises guerrières. Ce triomphe remporté par l'amiral Togo dans le détroit de Corée consacre définitivement et sans appel possible, la supériorité de l'un des belligérants sur l'autre.

Les esprits les plus prévenus s'inclinent devant la brutalité du fait. Et, cette fois, ce n'est pas le champion de l'Europe qui brille.

Une nouvelle puissance maritime et militaire prend rang parmi les plus influentes et les plus respectées du monde entier. La nécessité de la ménager de vivre avec elle en bon accord pour toute nation possédant des intérêts en Extrême-Orient ne se discute plus.

Elle vient d'être attestée par les avances opportunistes faites à l'un des représentants de la famille impériale japonaise, par un des potentats les plus infatués de son importance qui soit en Europe, par sa prétention à jouer jadis les Agamemnons en cas de croisade européenne contre les jaunes.

C'est le jour même du triomphe de Togo que l'empereur d'Allemagne a choisi pour décorer de l'Aigle noire Son Altesse le prince Arisugawa.

Au lendemain de la capitulation de Port-Arthur, il avait décoré au moins Stoessel comme Nogi, le général vaincu comme le vainqueur. La nuance est appréciable et marque le chemin parcouru par ce nouveau bond sur les ailes de la victoire.

C'est qu'elle est complète, terrifiante, par le mystère absolu qui en cacha la préparation, par la sûreté des mesures et des actions qui l'ont décidée, et, surtout, par la rigueur et l'implacable précision avec lesquelles son achèvement a été poursuivi.

Certes, quand on savait que la flotte russe ne pouvait gagner Vladivostok qu'en franchissant un des détroits qui commandent l'accès dans la mer du Japon ; quand on savait que l'amiral Togo ne pouvait logiquement laisser franchir un de ces détroits par la flotte ennemie sans compromettre gravement la fortune politique de l'empire du Mikado, on s'attendait à un combat sanglant, on prévoyait une de ces ruées, comme celle du 10 août dernier, où la mitraille écrasant les lourds parois des vaisseaux a frappé des centaines de victimes ; mais il était au-dessus de toute imagination de supposer un seul instant l'anéantissement complet de la flotte russe.

L'attaque nocturne du 8 février 1904 devant Port-Arthur avec le *Tsarevitch* et le *Pallada* irrémédiablement frappés par les torpilles nipponnes, le *Varyag* et le *Coriétz* détruits à coups de canon au large de Chemulpo, le *Pétropavlovsk* éventré par une mine japonaise, la sortie tumultueuse du 10 août avec la dispersion de ce qui restait de l'escadre russe et la fuite éperdue des navires qui miraculeusement échappèrent au désastre, la petite flottille de Vladivostok canonnée dans ce même détroit de Corée par Kamimura : tout cela disparaît devant la catastrophe russe de l'heure présente, tout cela ne peut supporter la comparaison avec cette bataille qui n'a rien laissé subsister de ce qu'était la puissance maritime de la grande Russie, de l'empire colossal du Tsar dont le monde civilisé tout entier redoutait la puissance.

C'est quelque chose comme l'effondrement d'une base du vieux monde, un cataclysme dont l'esprit tout d'abord se refuse à apprécier froidement toutes les causes et tous les effets et, devant la réalité des faits, on se demande s'il est possible que des millions d'hommes aient pu croire à ce mensonge de puissance ; s'il est réel que des peuples et des gouvernements ont pu être dupes un siècle durant de cette imposture de la force factice, de cette erreur si monstrueusement criminelle dans ses conséquences.

La grande Russie tordue, brisée, anéantie par le petit Japon en moins de temps qu'il n'en a fallu à 300.000 Anglais pour réduire à l'impuissance 30.000 Boers ; la grande Russie, dont l'ombre immense étouffe toute la carte d'Europe, vaincue jusqu'à la suprême humiliation par un peuple né d'hier à la civilisation !...

De tels événements déconcertent les esprits les plus prévenus et il semble, à les considérer attentivement, qu'ils marquent le début d'une nouvelle époque de l'Histoire et que le monde va se trouver changé par une de ces soudaines convulsions qu'on note de loin en loin dans les âges.

LES PERTES RUSSES

Vingt-deux navires coulés ou capturés. — Nouveau rapport officiel japonais. — Rodjestvensky prisonnier

La légation du Japon à Paris communique la dépêche suivante de Tokio :

Le 5e rapport japonais reçu de l'amiral Togo, 30 mai, dans l'après-midi, est ainsi conçu :

Après avoir accepté la reddition du reste du gros de la flotte russe près de Liancourt-Rocks, le 28 mai, dans l'après-midi, comme on l'a déjà fait savoir, le gros de la flotte combinée a cessé la poursuite et pendant qu'elle était occupée à prendre des dispositions concernant les navires qui s'étaient rendus, il trouva dans la direction du Sud-Ouest le garde-côte « Amiral-Oucharof ».

L' « Iwate » et le « Yakouno » furent envoyés à la poursuite de ces navires, qu'ils invitèrent à se rendre, mais les navires russes ayant refusé de se conformer à cette invitation, ils furent coulés à 6 heures du soir. Le reste de l'équipage, c'est-à-dire 300 hommes, fut sauvé.

On trouva aussi le cuirassé « Dimitri-Donsoi » à 5 heures du soir, dans la direction du Nord-Ouest. Il fut immédiatement surpris et canonné vigoureusement par la quatrième division et par la deuxième flottille de destroyers.

Il fut attaqué la nuit par la deuxième flottille de destroyers et on le trouva, le matin, échoué sur le rivage au sud-est des îles d'Urleung, près de la côte de Corée.

Notre destroyer « Sazanani » a capturé près de la côte, le 27 mai, au sud de l'île d'Urleung, le destroyer russe « Bedovy », à bord duquel on trouva l'amiral Rodjestvensky et un autre amiral grièvement blessé avec 50 autres Russes qui comprenaient l'état-major du navire-amiral « Kniaz-Souvarof » qui coula le 27 mai. Tous furent faits prisonniers.

Notre croiseur « Tchitose », qui se trouvait dans la direction du Nord le 29 mai, rencontra et coula un autre destroyer russe. Notre croiseur « Nitutaka » et notre destroyer « Mourakamo » attaquèrent aussi le 28 mai, à midi, un destroyer russe qui s'échoua facilement.

Les informations relatives aux dommages qui auraient été causés à nos navires ne sont pas encore reçues. Mais, autant que je puis le dire jusqu'à présent, aucun n'a été atteint sérieusement.

Tous continuent leur service. Je ne connais pas non plus le nombre des tués ou blessés. Le chiffre, pour la première division, dépasse un peu 400 hommes.

Le prince Yorihito est en excellente santé. L'amiral Misu a été élégèrement blessé dans la journée du 27.

Voici les indications officielles des pertes russes connues jusqu'à présent et telles qu'elles sont établies d'après les rapports de l'amiral Togo :

Les 6 cuirassés suivants sont coulés : le Kniaz Souvarof, l'Imperator Alexandre III, le Borodino, l'Osliabia le Sissoi Veliky, le Navarin.

Coulés aussi les 5 croiseurs suivants : l'Amiral-Pakhimof, le Dmitri-Donskoi, le Vladimir-Mono-Makh, le Svietlana, le Yentchoung.

Le garde-côte Amiral Ouchakof a coulé.

Les deux navires de service spécial le Kamtchatka et le Ioutitich et trois destroyers ont été coulés.

Les deux croiseurs Orel, Imperator Nicolas Ier, les deux gardes-côtes Général Amiral Apraxime, l'Amiral Seniavine, le destroyer Biezvu ont été capturés.

LE CHIFFRE TOTAL DES PERTES RUSSES CONNUS JUSQU'A PRESENT EST DONC DE VINGT-DEUX NAVIRES.

LES AMIRAUX RODJESTVENSKY, NEBOGATOF ET POELKERSAM SONT PRISONNIERS, AVEC TOUT L'ETAT-MAJOR.

Explosion d'un navire russe

SORTI DE VLADIVOSTOK

Londres, 31 mai. — Le « Daily Express », dans une seconde édition, publie la dépêche suivante, de Tokio, 30 mai :

LE « GROMOBOI », MONTE PAR 800 HOMMES, A TOUCHE UNE MINE JAPONAISE, EN SORTANT DE VLADIVOSTOK ET S'EST PERDU CORPS ET BIENS.

Premier rapport officiel russe

Télégramme du général Linevitch. — Le récit du commandant de l' « Almaz ». — Le désastre confirmé.

Pétersbourg, 31 mai. — Le général Linévitch télégraphie le 29 :

« Le croiseur de deuxième rang « Almaz » est arrivé à Vladivostok.

Le commandant du croiseur rapporte que, le 27 mai, l'escadre de l'amiral Rodjestvensky engagea la bataille dans le détroit de Tsouhima avec la flotte japonaise pendant le jour. Les cuirassés « Kniez-Souvaroff », « Borodino », « Osliablia » et le croiseur « Oural » ont péri. Le croiseur « Alexandre III » fut sérieusement endommagé.

Au commencement de la bataille, l'amiral Rodjestvensky fut blessé et transporté sur un autre navire.

Après que mon croiseur eut été séparé de l'escadre, la bataille recommença dans l'obscurité. Les résultats de cette bataille de nuit ne sont pas connus.

Le croiseur « Almaz », coupé de son escadre, entra à Vladivostok.

Selon des rapports supplémentaires du commandant de l' « Almaz » reçus par l'intermédiaire du commandant du port de Vladivostok, le transport « Kamtchatka » fut sérieusement endommagé.

L' « Almaz » perdit le lieutenant Mochalin, quatre matelots tués, dix matelots blessés dont trois grièvement.

On n'a pas de renseignements sur le nombre de ceux qui se sauvèrent ni de ceux qui périrent sur les navires coulés. »

Le Tsarisme et la Guerre

La fin de l'autocratie en Russie. — Folie criminelle. — Le tsar et son entourage veulent continuer la guerre.

Le correspondant du « New-York Herald » à Pétersbourg, télégraphie :

— Depuis le commencement de la guerre, il ne s'est certainement point passé contre la fortune russe un événement comparable à celui-ci, plus définitif, plus susceptible d'amener des changements, des transformations dans un état de choses qu'on était bien décidé, tant au point de vue politique qu'au point de vue militaire, à laisser se perpétuer.

Ce désastre, source de ruine pour les uns et, il faut avoir le courage de l'avouer, source d'espérance pour les autres, est l'événement le plus considérable qui se soit passé, depuis de longues années, dans l'histoire de la Russie. Ce n'est pas seulement la flotte russe qui est morte, c'est un régime tout entier qui a sombré dans les eaux du détroit de Corée : celui de l'autocratie moyenâgeuse.

Pour s'en rendre compte, il suffit de se rappeler l'étonnante audace avec laquelle les pouvoirs administratifs répondaient, il y a huit jours encore, aux desiderata de tous les conseils, de tous les zemstvos, de toutes les commissions volontaires réunies pour réclamer une ombre de liberté. On avait la foi la plus absolue, en haut lieu, dans ce prochain avenir qui, depuis avant-hier, est déjà le passé, et on en abusait. L'abus était d'autant plus facile qu'on escomptait le patriotisme et, naturellement, l'enthousiasme qui aurait réuni momentanément tous les partis autour de la victoire de Rodjestvensky.

Car il fut une heure, en effet, où cet homme, par son énergie, sa volonté, avait répandu une telle sympathie nationale qu'on avait consenti à tout oublier, dans le désir de le voir triompher. Maintenant que la ruine est telle qu'on en est à rechercher les miettes ; maintenant qu'il n'y a plus de flotte russe ; maintenant que l'essor japonais peut s'éployer en toute liberté et qu'il apparaît